

L'ETAT D'ESPRIT

EN ALLEMAGNE.

Les journaux allemands mettent à la poursuite de leur campagne contre la Triple-Entente une tenacité bien significative. Voilà trois ans qu'elle dure et bien vraisemblablement elle continuera jusqu'à la prochaine guerre, jusqu'au déclenchement que les pangermanistes s'efforcent d'amener.

Suivant nos confrères d'outre-Rhin, les puissances de la Triple-Entente sont en décadence complète bien mieux, la Triple-Entente n'existe même pas, puisque chacune des puissances qui la composent ne songe qu'à abandonner les autres.

Et ces bons apôtres s'efforcent en même temps d'exciter d'autres nations contre la Triple-Entente, tout spécialement le Japon et les pays scandinaves.

Après les attaques contre la Légion étrangère, ils ne manquent pas de célébrer "l'Allemagne disciplinée à l'intérieur, forte militairement, plus riche que la France."

Dans le Leipziger Tageblatt, on lit par exemple que l'Angleterre cherche à abandonner la France. Suivant la Deutsche Tageszeitung, l'Angleterre et la Russie veulent un Japon faible, et la Grèce est très mécontente de la mission navale anglaise.

Le Reichspost, la Post et les Dernières Nouvelles de Berlin attaquent la Légion étrangère. Le Lokal Anzeiger, d'autre part, nous annonce qu'on a revisé le trésor de guerre de Spandau. "Et il était intact" ajoute gravement cette feuille.

Dans les feuilles hambourgeoises, on cite longuement, parmi tant d'autres, les discours prononcés par le docteur von Brocke, par le professeur Gørke et par le conseiller Runcke, à l'occasion du 90<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Bismarck.

Voici ce qu'a dit ce dernier: "Bismarck a su donner toute leur valeur à la fidélité et à la véracité allemandes. C'est avec ces qualités que nous pouvons remplir notre grande mission civilisatrice dans l'univers; c'est avec ces qualités que nous pénétrons moralement l'univers. C'est avec l'esprit allemand que nous conquerrons pacifiquement la terre."

Le professeur Gørke déclara, au milieu des applaudissements frénétiques de ses auditeurs: "Le jour où le danger nous menacera, ne ferons pas lâchement et timidement les yeux et ne nous croisons pas les mains, mais fixons sans crainte et tout au peuple allemand et à nous-mêmes, et agissons de toute notre force. Il nous faudra vaincre ou périr!"

Rappelons-nous la vieille chanson disant: "Il n'est pas de plus belle mort au monde que de tomber frappé par l'ennemi sur le champ de bataille." Il faudra qu'un jour nous arrivions à conserver au peuple allemand sa place sur terre et sur mer et nous devons inspirer à nos fils le sentiment que, loin de la patrie, ils peuvent compter cependant sur sa protection effective.

Il n'y a guère que dans un cerveau de pangermaniste que puisse germer cette idée que l'Allemagne n'a pas sa place au soleil. Malheureusement, de l'autre côté du Rhin, les cerveaux pangermanistes sont les plus nombreux et c'est eux qui finiront par entraîner l'opinion publique et le pouvoir impérial.

SAINT-SAENS.

"Ce livre, dit la préface, est moins une histoire qu'une promenade. Tout serait accompli de son rêve et de son ambition s'il était accepté ainsi qu'un ami, un compagnon fidèle et de plaisante humeur." L'auteur, M. Augé de Lassus, est lui-même l'ami, le compagnon fidèle de M. Saint-Saens, avec qui il a signé en collaborateur plusieurs ouvrages dramatiques ou lyriques. Nul ne le connaît, ne l'aime davantage, et le volume (1) qu'il consacre au glorieux musicien le peint avec une ressemblance parfaite dans tout le charme de l'intimité. Ce n'est point, déclare modestement l'auteur, une Oeuvre de critique; les hommes du métier n'y trouveront ni analyses techniques, ni vaines dissertations; c'est un pieux monument élevé par un admirateur, monument inachevé comme celui du maître qui, grâce à Dieu, est encore bien vivant. Et c'est la vie tout entière de Saint-Saens, depuis les jours lointains où, enfant prodige, il était applaudi comme Mozart à l'âge de onze ans, jusqu'au superbe festival de cet hiver où fut acclamé le doyen de l'école française. M. Augé de Lassus n'a pas donné à cet ouvrage l'allure didactique d'une biographie; il a voulu conter à la fois l'œuvre et la vie du maître, et mêler l'une à l'autre pour les mieux expliquer. Il a même évité les divisions habituelles en chapitres, dont les

(1) Saint-Saens, par L. Augé de Lassus. — 1 vol. in-12. Delagrave, éditeur. — 8 planches hors texte.

titres numérotés jalonnent rigoureusement la route; à ces chiffres décolorés il a préféré des appellations plus harmonieuses et plus dignes d'un sujet musical. On trouvera, chemin faisant, andante, scherzo, finale et ce chemin, sinueux comme une cause-mine, sera parfois le chemin des féodiers. Le prélude, c'est l'évocation de la jeunesse du maître, les souvenirs de la guerre et de l'amitié avec Henri Regnault. Le scherzo, c'est l'enfance et la vie de famille; l'allegro, les débuts du brillant virtuose; l'andante rappelle les symphonies et la musique religieuse; l'allegro vivace, les opéras profanes, Etienne Marcel, Henry VIII, Ascanio; l'andantino, c'est l'opéra-comique; l'adagio, c'est l'Anacréon. Et le finale résume d'un coup d'oeil l'œuvre si variée du fécond musicien qui, durant un demi-siècle, a su garder intacte l'élegante clarté du génie français.

Edition Hebdomadaire de "L'Abelle"

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, — littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

BULLETIN DE LA TEMPERATURE.

Observations prises à 8 heures du soir.

Nouvelle-Orléans, SAMEDI, 2 mai 1914.

Table with columns: STATIONS, La plus élevée, La plus basse, Préf., Temps. Rows include Atlanta, Birmingham, Boston, Buffalo, Chicago, Cincinnati, Denver, Duluth, Fort Worth, Indianapolis, Jacksonville, Kansas City, Los Angeles, Louisville, NEW ORLEANS, New York, Pittsburg, St. Louis, San Francisco, Seattle, Winnipeg.

TEMPERATURE.

La température d'hier à la Nouvelle-Orléans, suivant le thermographe du bureau météorologique des Etats-Unis, sur le toit de la Douane, était comme suit:

Table with columns: Heure, Température. Rows for 7 a. m., 9 a. m., 11 a. m., 1 p. m., 3 p. m., 5 p. m.

Temps.

Le tableau suivant donne le temps pour la journée du 2 mai 1914 à la Nouvelle-Orléans:

Table with columns: Heure, Température, Vent, Pluie, Temps. Rows for 7 a. m., 9 a. m., 11 a. m.

Température et précipitation de l'eau.

Voici les chiffres correspondants pour les trois dernières années de la température et de la précipitation des eaux:

Table with columns: Température maximum, Température minimum, Température moyenne, Précipitation. Rows for 1913, 1912, 1911, 1910.

Température et précipitation.

Température et précipitation à la Nouvelle-Orléans, et différences depuis le 1<sup>er</sup> janvier, comparées avec les moyennes générales:

Table with columns: Température normale de la journée, En plus de la journée, En plus depuis le 1<sup>er</sup> janvier, Précipitation normale de la journée, En moins de la journée, En moins depuis le 1<sup>er</sup> janvier.

NOUVELLE ORLEANS ET LES ENVIRONS — Temps indicés dimanche; averse probable; vents légers du sud ou du ouest.

Advertisement for 'LE DICKY BIRD' beverage, featuring a bird logo and text: 'Ce breuvage rafraichissant, fortifiant et qui délasse... DÉCUSTEZ UN VERRE AUJOURD'HUI... A toutes les Bonnes Fontaines de Soda'.

Advertisement for 'SAZERAC COCKTAILS' by THOS. H. HANDY & CO., Ltd. Text: 'Aussi renommé dans tous les Etats-Unis que le Mardi-Gras de la Nlle-Orléans... NECTAR POUR LES DIEUX'.

Advertisement for 'CITIZENS' BANK AND TRUST COMPANY DE LA LOUISIANE'. Text: 'Successeur de la Banque des Citoyens. Etablie en 1833. No. 620 RUE GRAVIER'.

Advertisement for 'Smith, The Sign Man' at 606 RUE GRAVIER. Text: 'Service très prompt. Prix raisonnables'.

Advertisement for 'La Compagnie d'Assurances Liverpool & London & Globe'. Text: 'A cherché pendant ses cinquante années de service aux Etats-Unis à réaliser la définition du mot assurer, à savoir: "Rendre certain ou garantir".'

Advertisement for 'Whitney-Central Banks' at 314-316-318-320 rue Chartres. Text: 'OÙ SONT-ILS? Pour une location annuelle minime vous pourrez garantir vous-même l'incendie et le vol dans vos caisses, qui sont gardés jour et nuit \$1.00 PAR AN.'

Advertisement for 'TOILES PLISSÉES ET GAUFRÉES TOITURE Fourneaux et Poêles' by B. V. REDMOND & SON.

Advertisement for 'D. MERCIER'S SONS' with text: 'Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales'.

Advertisement for 'F. A. BRUNET' watchmaker and jeweler at 313 RUE ROYALE.

Advertisement for 'The New Freedom' (LA NOUVELLE LIBERTÉ) by Adrien Rémond, 232 RUE BOURBON.

Advertisement for 'SIROP ANGELL' for coughs and colds, prepared by Dr. Richard Angell.

Advertisement for 'LE PROBLÈME de PLOMBAGE RESOLU' by GAIENNE CO., Ltd.

Advertisement for 'Lilas Ed. Pinaud' perfume, 'Laissez-moi vous envoyer du Parfum Grátis'.

Feuilleton de l'Abelle de la N. O.

COMMENCÉ LE 19<sup>e</sup> AVRIL 1913

Jours d'Épreuves

PAR LOUIS ENAULT

(Suite)

XL

Le comte de Ligny cependant, ne se préoccupait guère des sentiments intimes d'une âme trop profonde pour qu'il pût la pénétrer, suivait, sans préoccupation et sans scrupule, le penchant de sa nature légère et facile. Il était né pour être un homme de plaisir, il l'obéissait à cette loi de son être. Très convaincu que, depuis la reprise de la vie commune, il avait accompli dans toute leur étendue ses devoirs à l'égard de sa femme, il se croyait absolument quitte envers elle, et, du moment où il n'empiétait en rien sur sa liberté, il ne se faisait aucun scrupule de reprendre la sienne. La comtesse n'avait jamais refusé de

l'accompagner dans le monde; mais, comme il était aisé de voir qu'elle y allait sans plaisir, il trouva le moyen de lui laisser entendre qu'il ne regardait point sa présence comme indispensable dans des réunions qui n'avaient pour elle aucun agrément. Suzanne n'attendait que cette bonne parole pour s'enfermer dans sa chère solitude. Son mari n'eut garde de lui faire sortir. Il avait enfin trouvé le mode d'existence qui lui convenait. Ses relations avec sa femme étaient calmes et correctes; elle tenait admirablement la maison, et elle ne s'informait jamais de ce qu'il pouvait bien faire quand il en était sorti.

Il en sortait souvent. Il reprit ses habitudes de vie extérieure un moment abandonnées, et retourna dans certains milieux que la prudence conseillait aux hommes mariés de ne pas fréquenter trop assidûment. A coup sûr les apparences étaient sauvegardées; mais, de jour en jour, les deux existences du mari et de la femme se séparèrent davantage, et le mariage ne fut bientôt plus pour eux que ce qu'il est pour tant d'autres couples, une association où l'on met certains apports en commun pour s'assurer une existence convenable, dans laquelle le cœur seul voit ses intérêts négligés. On n'a plus alors ni grandes joies à espérer, ni grands chagrins à

craindre. Suzanne s'était fait un autre idéal, et l'amie tant aimée de Henri de Pracomtal méritait mieux que cette médiocrité indifférente et froide.

Elle s'en accommodait pourtant et elle finit même par trouver qu'il valait mieux qu'il en fût ainsi. La conduite de son mari, qui était impossible d'éprouver d'amour, puisque son cœur appartenait à un autre, pour jamais, lui assurait une sorte d'affranchissement moral qui lui permettait de se livrer tout entière à des pensées où il n'était point.

Albert, de son côté, usait et abusait de ce relâchement du nœud conjugal et d'une indulgence qui ne coûtait rien à sa femme. Il convint, du reste, de lui rendre cette justice qu'il profitait de l'expérience du passé. Aussi eût-il soin de se garder des intrigues compromettantes. Il sut se contenir d'un plaisir sans bruit, qui n'affichait personne, et n'attirait sur lui aucune attention fâcheuse. Une telle conduite n'était pas sans doute un modèle de vertu; mais elle était du moins un modèle de prudence, et il la mena quelque temps sans qu'aucun grief apparent donnât à la comtesse le prétexte, qu'elle ne cherchait point d'ailleurs, de sortir de l'optimisme indulgent auquel depuis longtemps déjà, elle s'était volontairement condamnée. Trop fine pour n'avoir pas

le soupçon de ce qu'elle voulait paraître ignorer, elle ne souhaitait qu'une chose, c'était qu'aucun scandale retentissant ne vint la blesser dans sa dignité de femme, restée intacte jusqu'ici.

— Madame la comtesse, dit Geneviève en entrant dans la chambre de sa maîtresse, encore au lit, et qui ne l'avait pas sonnée, c'est M. le baron de Brévands qui fait demander si madame la comtesse veut bien le recevoir...

— J'y ai si bien pensé, au contraire, que j'ai répondu que madame la comtesse ne recevait jamais si matin. Mais M. le baron a insisté... Il a même écrit quelques mots sur sa carte. — Donnez Geneviève tendit à sa maîtresse le petit carton de Bristol satiné, sur lequel le visiteur trop matinal avait tracé ces mots: "Le baron de Vermont-Brévands sollicite l'honneur de quelques instants d'entretien. Il prie Mme de Ligny de bien vouloir lui pardonner l'heure importune. Il s'agit d'une affaire urgente. — C'est bien, fit la comtesse assez intriguée, fais entrer dans le grand salon. Dis que je vais descendre, et reviens m'habiller."

Et comme Geneviève sortait, Suzanne la rappela: — A propos, as-tu vu M. le comte ce matin? — Non, madame la comtesse. Mais j'ai vu par Justin, le valet de chambre, que M. le comte était sorti au petit jour, après s'être habillé seul. Justin lui a même demandé s'il fallait faire atteler, ou appeler un fiacre. M. le comte a répondu que c'était inutile, et Justin, qui l'a conduit jusqu'à la grille, l'a vu monter dans une voiture du cercle, qui l'attendait.

— Pas de bagages? — Aucun, madame la comtesse! une canne, tout simplement, et une pelisse de fourrure, car il faisait un petit froid très vif.

Suzanne écouta très attentivement tous ces détails, sans faire aucune observation, mais en proie à une émotion très réelle. Aussi, sans même attendre le retour de Geneviève, qu'elle avait dépechée vers le baron, commençait-elle à s'habiller toute seule. Quelques minutes plus tard, elle descendait au salon. En abordant M. de Brévands, elle ne put se défendre de remarquer chez lui une expression de physionomie particulièrement grave. Il avait pris, en effet, ce que l'on est convenu d'appeler une figure de circonstance. Sa tenue n'était pas non plus la tenue habituelle des gens de son monde pour les courses qui se font avant l'heure des visites. Il

était vêtu tout de noir, la redingote boutonnée jusqu'au menton. Il s'inclina profondément devant la comtesse, qui venait de lui indiquer un siège en face d'elle, et, d'un ton pénétré, et d'une voix très grave: — Madame, lui dit-il, j'ai insisté pour avoir l'honneur d'être reçu par vous malgré ce que l'heure peut avoir d'insolite. Vous me pardonnerez ma démarche quand vous en connaîtrez le motif.

La comtesse, en entendant ces mots, ne prononça pas une parole; mais elle devint très pâle, et un frisson courut sur ses mains. — C'est M. de Ligny qui m'envoie, continua le baron, pour vous prier de ne pas concevoir d'inquiétude, s'il ne rentrait pas à l'heure où peut-être vous l'attendrez.

Ici M. de Brévands fit une pause, comme s'il sût voulu juger de l'effet produit par cette communication mystérieuse et inachevée. Suzanne releva les yeux sur lui, et le regarda attentivement, faisant appel à toute son énergie, elle parvint à rester calme, ou du moins à le paraître. Elle eût peut-être quelque mérite à cela; car la première pensée qui se présenta à son esprit fut que son mari avait fait une nouvelle fugue avec quelque Amélie de Nardis. Elle allait donc avoir à su-

bir la honte d'un second abandon! "Incorrigible!" murmura-t-elle avec un dédain mêlé d'amertume pour une telle faiblesse.

Mais, songeant qu'il y avait là tout-près, en face d'elle, un témoin qui la regardait, et qui peut-être s'étonnait de son silence, elle fit trêve à ses réflexions, et, avec beaucoup de sang-froid, et peut-être même avec une légère ironie: — Cette absence, dont vous venez, monsieur, m'avertir charitablement, doit-elle durer plusieurs jours, des semaines ou des mois? demanda-t-elle. M. de Ligny ne m'a pas accoutumée à tant d'exactitude qu'il ait cru devoir vous déranger pour le cas où il ne s'agirait que d'un simple retard de quelques heures. Dites-moi donc tout, monsieur, puisque vous voyez que je suis capable de tout entendre.

Cette légèreté sceptique, et cette froide indifférence d'une femme à l'égard de son mari ne laissent point de surprendre quelque peu le messager que le comte avait choisi, et de le mettre vis-à-vis d'elle dans une disposition d'esprit peu favorable. — Madame, lui dit-il, d'un ton quelque peu sévère, M. de Ligny ne se fera pas attendre aussi longtemps que vous semblez le croire. Vous le reverrez dans quelques instants. La suite à dimanche prochain.